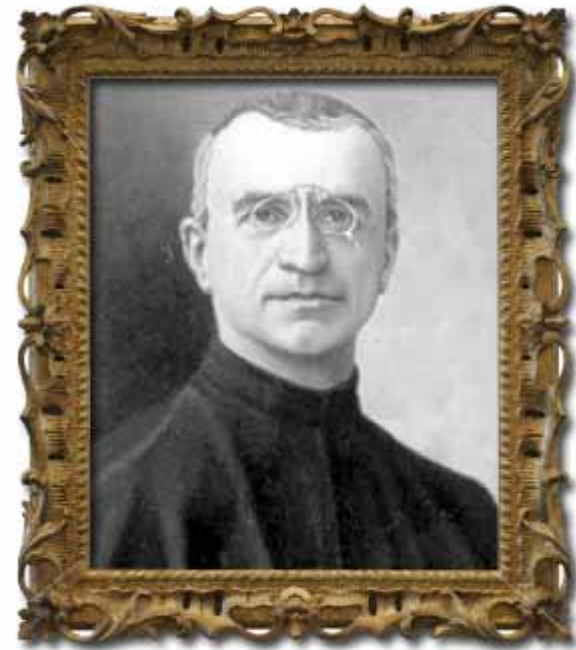




FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOËRMEL



**Révérend Frère Jean-Joseph QUIRION**

**Le Révérend Frère Jean-Joseph (Jean-Marie Quirion) né à SaintLumine-de-Coutais (Loire-Atlantique) le 26 avril 1866, décédé le 6 janvier 1957 à Josselin, à l'âge de 90 ans, dont 75 passés dans l'Institut.**

Jean-Marie Quirion naît, le 26 avril 1866, à Saint-Lumine-de-Coutais, petit village situé à une trentaine de kilomètres au S.O. de Nantes (Loire-Atlantique). Son père est ouvrier agricole ; homme droit, dur à la peine et excellent chrétien, il élève ses enfants dans une stricte discipline, assez austère, à la manière d'autrefois. La maman et la marraine du petit Jean, femmes pieuses et travailleuses, tempèrent par leur tendresse ce qu'il y a d'un peu rude dans la manière du père.

L'entant Fréquente l'école de la localité où une seule classe réunit une soixantaine d'élèves partagés en quatre ou cinq divisions. Le frère Augustin-Marie Tellier utilise volontiers des moniteurs. Jean-Marie qui ne tarde pas à devenir un des meilleurs élèves est souvent employé à faire lire les tout-petits dans les tableaux de lecture. C'est ainsi qu'il prend goût à l'enseignement et que germe en lui l'idée de se donner à Dieu. Le frère Augustin l'encourage dans ses bonnes dispositions et, finalement, le conduit au juvénat de Saint-Gildas des Bois, en 1878.

Un témoin de l'époque a écrit que Jean-Marie Quirion fut un juvéniste accompli ; sa valeur intellectuelle ne s'affirma pas moins que sa vertu, ce qui le fit choisir comme surveillant à l'étude, poste alors tenu par un juvéniste. Le frère Jean-Joseph garda toute sa vie un souvenir nostalgique des deux années heureuses qu'il passa à Saint-Gildas, allant jusqu'à dire qu'elles lui semblaient avoir été les plus ferventes de sa vie.

En avril 1880, le jeune Quirion entre au postulat de Ploërmel, et, le 2 février 1882, il fait prise d'habit sous le nom de frère Jean-Joseph. Il passe alors de la direction amène du frère Amand-Joseph Rouault à celle, plus rude, du frère Gatien-Marie Marquer, ce qui trempe davantage le caractère du novice. Il prononce ses premiers vœux, en 1883, puis s'engage pour toujours, en 1886.

Au sortir du noviciat, en mars 1883, il assure des remplacements à Guingamp et Ploërmel, puis en septembre, il est nommé au juvénat de Saint-Gildas. Grande est sa joie de retrouver le frère Théoctène-Marie Rouxel, directeur, qu'il avait quitté trois ans plus tôt et une maison où il avait été si

heureux. En 1886, afin d'éviter le service militaire, le Frère Jean-Joseph est nommé à l'école communale de Derval où il prend l'engagement de rester dix ans. Sous la direction du frère Barthélémy-Marie Mesléard, la vie en communauté était heureuse et les frères bénéficiaient de l'estime de la population. En 1891, lors de la laïcisation de l'école communale, ceux-ci rejoignent le pensionnat, spécialisé dans l'enseignement agricole et le frère Jean-Joseph, tout en assurant des cours d'enseignement général, se forme dans certaines disciplines de l'agriculture. Il ajoute, à son travail, les fonctions de secrétaire de mairie de Derval, excellente occasion de rendre service et d'exercer une heureuse influence.

Aux vacances de 1896, le frère Jean-Joseph est nommé directeur du juvénat de Saint-Gildas-des-Bois. Il a trente ans : grand, svelte, le regard vif derrière le lorgnon, il s'impose et donne tout de suite l'impression d'un chef. Son caractère calme et réfléchi le sauve de la précipitation et sa froideur naturelle est corrigée par la bienveillance. La soixantaine de juvénistes le respecte et l'admire ; sa piété les frappe et ils devinent l'homme de prière que sera toujours le R.F. Jean-Joseph. Ils reconnaissent son impartialité et son égalité d'humeur, sa fermeté, mais aussi sa douceur qui traduit une bonté foncière. Afin de mieux préparer les enfants à leur futur métier d'enseignants, le jeune directeur réduit le temps consacré aux travaux manuels au jardin et à la ferme et insiste sur les études. Toutefois, il continue à s'intéresser à l'exploitation agricole et obtient même des prix, dans un concours, en 1901.

Hélas, la crise entre l'Église et l'État français s'annonce et les effectifs baissent : une quarantaine de juvénistes en 1903. En avril, les enfants doivent être remis à leurs familles et les Frères, sécularisés sur place, vivent de l'exploitation de la ferme. Cependant, le frère Jean-Joseph, à la demande du Supérieur Général, se consacre à une autre mission : contacter les confrères isolés ou sans ressources depuis la sécularisation, les conseiller et, éventuellement, leur trouver un poste. Grâce à ce zèle discret, les défections furent limitées dans le département.

Toutefois, les tracasseries administratives ne sont pas épargnées aux frères de Saint-Gildas : deux descentes de police dont l'une avec perquisition et l'autre, suivie de citation à comparaître devant le tribunal de Saint-Nazaire qui conclut finalement à un non-lieu.

Aux vacances de 1903, le frère Jean-Joseph est nommé au pensionnat agricole de Derval. Mais, à la mi-octobre, le liquidateur vient faire l'inventaire de l'établissement et, à la fin du mois, une compagnie d'infanterie et un peloton de gendarmes cernent la propriété pour en expulser par la force les occupants. Une foule d'amis et de parents d'élèves conspuent la troupe et acclament les frères, se disputant presque l'honneur de les accueillir chez eux. Le jour même, un notable de Derval achète un terrain pour y bâtir une nouvelle école dont la construction débute dans les meilleurs délais. En mai 1904, elle est achevée et le directeur fait la déclaration d'ouverture. L'opposition de l'Inspecteur primaire retarde le démarrage de l'école jusqu'en septembre, mais, fait remarquable, aucun des élèves qui fréquentaient l'école chrétienne en 1903 ne s'inscrit à l'école publique durant l'année scolaire 1903-1904. Pendant cette dernière, le frère Jean-Joseph et son adjoint donnèrent des leçons individuelles aux enfants qui se présentaient, à raison d'une demi-heure par élève.

A la rentrée de septembre 1904, les trois classes de la nouvelle école sont pleines et le Frère Directeur compte bien les faire prospérer dans les années à venir, mais les desseins de Dieu sont différents.

Moins de deux ans après, en juin 1906, le Conseil de l'Institut le nomme Assistant en remplacement du Frère Stéphane Biovir, décédé en 1905. Surpris par cette nomination et jugeant sa présence indispensable à Derval, il obtient du Révérend Frère Abel l'autorisation d'y rester encore une année. Ce n'est qu'en août 1907 qu'il gagne Jersey et s'installe à Ashton House, résidence du Supérieur Général. Quelques mois plus tard, le Révérend Frère Abel est atteint d'une maladie de cœur qui lui interdit les déplacements et limite sa capacité de travail : le frère Jean-Joseph devient son secrétaire et, en quelque sorte, son bras droit.

En août 1909, le neuvième Chapitre Général tient ses assises au collège de Bon-Secours de Jersey, les Révérends Pères Jésuites ayant mis des locaux à la disposition des 46 capitulants. Douze ans s'étaient écoulés depuis le dernier Chapitre car la tourmente de 1903 avait tout perturbé et la situation restait inquiétante. L'assemblée capitulaire confie le gouvernement de la congrégation au frère Jean-Joseph. Ce dernier est stupéfait, mais la désignation est heureuse et le nouvel élu va le montrer.

Ayant vécu l'épreuve de la sécularisation, il comprend les situations pénibles et les désarrois. Son intelligente charité et sa force d'âme peu commune, jointes aux qualités humaines de pondération, bon sens, maîtrise de soi, résistance à la fatigue, vont faire de lui le restaurateur de la congrégation.

Quelle était en effet la situation de celle-ci en 1909 ? En six ans, l'effectif des Frères a baissé de moitié ; certains sécularisés restent isolés, en situation précaire, sans relation avec les Supérieurs, mais d'autres souhaitent rester indépendants ; le recrutement est quasi impossible en France, il n'y a que quelques novices français, à Taunton.

Si, en Amérique du Nord, les communautés sont bien établies, la situation est précaire dans les missions ; le Chapitre Général envisage leur fermeture... Il faut le courage du frère Odile Prual pour sauver Haïti. En Espagne, les Frères vivent dans le dénuement le plus complet ; les communautés du Proche-Orient sont dispersées : deux en Bulgarie, deux en Turquie, une en Égypte, et les Frères n'y sont pas chez eux.

Il faut regrouper, réorganiser et surtout recruter ; tâche immense qui va être bientôt contrariée par la première guerre mondiale.

Disciple du Frère Abel, le frère Jean-Joseph agit directement ; c'est par une action personnelle sur place qu'il entend résoudre les problèmes et régler les difficultés. Il rencontre ses frères et les responsables ecclésiastiques ou civils ; il visite, écoute, conseille, guide et, si nécessaire, rappelle au devoir.

Il voyagera donc beaucoup. Durant son généralat, Rome le verra huit fois,

le Canada, six fois, Haïti, quatre fois, l'Égypte, deux fois. Quant à la France et à l'Espagne, il les visitera chaque année. Ses fréquentes absences de la Maison Généralice ne facilitent pas l'administration, mais les frères qui le rencontrent conservent de lui un souvenir inoubliable, tant il est bon, compréhensif, tant son accueil cordial facilite le dialogue confiant.

Il aimait répéter : "Nous ne sommes pas une administration, mais une famille". Ce souci de connaître personnellement chaque frère l'incite à consacrer, au moins deux jours, à chacune des retraites annuelles. Ses causeries comme ses circulaires sont moins le fruit d'une pensée originale et élaborée que l'épanchement d'un cœur souhaitant entraîner ses Frères à la suite du Divin Maître.

Ranimer chez les Frères l'amour du Fondateur et celui de sa famille religieuse est un moyen de les réunir après le souffle de la tempête. Aussi, le Frère Jean-Joseph s'y emploie-t-il. A cette intention, il fait éditer une "Petite vie de J.M. de la Mennais", un historique sur l'Institut et trois séries de biographies de Frères "Au service de l'enfance et de la jeunesse" dues au frère Alexis Auvray. Ces publications, destinées aux jeunes et aux parents, peuvent susciter des vocations dont l'Institut a tant besoin. On compte en tout une quinzaine de novices et moins de 70 juvénistes ou postulants.

Aucun généralat n'a vu autant d'ouvertures de maisons de formation : six juvénats avant 1921, puis quatre après. Dès 1910, le noviciat français est transféré de Taunton, en Cornouaille anglaise, à Bitterne, en Southampton, port d'accès facile pour les aspirants venant de France.

Le souci de la glorification du Père de la Mennais conduit le Révérend Frère Jean-Joseph à multiplier les démarches au Vatican ; il annonce, dès 1911, la publication du décret d'introduction de la Cause en cour de Rome. Pour hâter les progrès de celle-ci, il propose de prier à cette intention le 8 et le 26 de chaque mois, et, en 1927, il institue, le 26 novembre, la "journée du Père", précédée d'un triduum ou d'une neuvaine pour les vocations.

Prière, meilleure connaissance de la congrégation, efforts de recrutement portent bientôt leurs fruits, et au Chapitre Général de 1921 — le conflit mondial a empêché celui de 1915 —, le Révérend Frère Jean-Joseph peut présenter un bilan optimiste : une cinquantaine de novices et plus de 200 juvénistes ; les effectifs ont plus que doublé. Quant au nombre de profès, il est en nette progression, malgré une trentaine de tués à la guerre. Le district d'Espagne s'affermi et ceux d'Amérique du Nord sont en pleine expansion. Quant aux missions, elles sont réorganisées, les communautés dispersées aux Rocheuses et au Proche-Orient ont été fermées ; Haïti connaît une certaine prospérité. Ainsi, le zèle du Supérieur Général a redonné confiance et espoir après les deux tourmentes de la sécularisation et de la guerre. Il n'est pas surprenant que les capitulants, à l'unanimité, l'aient réélu dans sa charge.

La seconde partie du généralat du R.F. Jean-Joseph confirme les orientations des douze premières années : maisons de formation, dévotion au Fondateur, extension de l'Institut par de nouvelles fondations.

En 1922, le noviciat français est transféré de Southampton, à Jersey, dans l'ancien collège des Jésuites ; le postulat et le scolasticat s'y ajoutent et la résidence des Supérieurs quitte Ashton House pour la Maison Saint-Joseph. Dans les locaux libres de St Mary's, à Bitterne, s'ouvre notre premier établissement d'Angleterre et, dès 1923, un juvénat y est annexé. Plus tard, (1929) il sera transféré à Pell Wall. En 1928, un deuxième noviciat s'ouvre au Canada, à Pointe-du-Lac, et en 1931, aux États-Unis, le juvénat d'Alfred. Cette même année voit l'ouverture d'un juvénat à Rome, à côté de la Procure, et le début du district italien.

L'extension des missions se poursuit : en 1926, des frères canadiens fondent la Province d'Ouganda et bientôt ouvrent un juvénat à Kisubi. Enfin, en avril 1933, trois frères espagnols fondent notre premier établissement en Argentine.

En 1925, le Révérend Frère Jean-Joseph fait éditer les Constitutions révisées pour répondre aux normes du nouveau Code de Droit Canon de 1918 ; il y fait ajouter les arrêtés capitulaires qui constituent une sorte de coutumier et,

chaque année, il prescrit lors des retraites, la lecture de la Règle.

Afin d'accroître l'unité entre les frères et affermir la vie religieuse, il institue en 1927, le Second Noviciat, destiné à des religieux d'environ trente ans. Dans une circulaire de 1928, le Révérend Frère précise les objectifs : ressourcement spirituel, approfondissement doctrinal, meilleure connaissance entre frères de divers pays. Deux sessions d'une durée de 5 mois sont prévues chaque année. La première débute en septembre 1929. Pour montrer l'intérêt qu'il y porte, le Supérieur, lorsqu'il est présent à Jersey, donne une causerie hebdomadaire aux Grands Novices.

L'année 1932 marque l'apogée du généralat de R.F. Jean-Joseph, lors des fêtes de son Jubilé de vie religieuse. De grandioses cérémonies sont organisées à Bon-Secours sous la présidence de Mgr Tréhiou, Évêque de Vannes. On en trouve la relation dans le numéro 109 de la Chronique qui lui est entièrement consacré. Elles manifestèrent avec éclat les sentiments de confiance et de vénération que les Frères vouaient à leur Supérieur et elles furent l'expression de la reconnaissance de la congrégation envers celui qui l'avait restaurée. A cette date, l'Institut comptait 1 585 profès et 118 novices.

Le Chapitre Général de 1933 voit l'élection du Révérend Frère Étienne Barbier comme Supérieur Général et le Révérend Frère Jean-Joseph quitte Jersey pour Rome où il va assumer la fonction de Procureur près le Saint-Siège et de postulateur de la cause du Père. L'insuffisance des ressources de la maison incite l'ancien Supérieur à cultiver les légumes du jardin et donc à consacrer beaucoup de temps au travail manuel. Il profite de ses moments libres pour prier longuement à la chapelle ou à égrener son chapelet dans les allées et venues. Après le Chapitre de 1939, il est nommé à Rennes où il devient directeur de la résidence du Frère Visiteur. Dans ce nouveau poste, il reste égal à lui-même : simple, dévoué, rendant de multiples services, et d'une grande piété. Le 8 mars 1943, lors d'un bombardement de la gare, le Révérend Frère Jean-Joseph est violemment projeté à terre par la déflagration d'une bombe tombée, non loin de

lui, dans la rue où il passait. Vivement commotionné, il doit prendre du repos et gagne la clinique Saint-Jean, à Ploërmel. Après son rétablissement, il y reste, puis, en 1951, il suit le groupe des anciens à la nouvelle maison de repos, à Josselin. Valide, il rend de multiples services au réfectoire et au jardin, il visite les confrères alités et leur remonte le moral par sa gaieté, ou bien, il prie avec eux lorsque la souffrance les accable ; dans ses moments libres, il consacre de longues heures à l'adoration du Saint Sacrement ou à la récitation de son chapelet.

A partir de 1955, il ne quitte plus guère la chambre, mais il se montre fort accommodant et plein de gratitude pour ceux qui le soignent.

Le 6 janvier 1957, jour de l'Épiphanie, il s'endort dans la paix du Seigneur, à l'âge de 90 ans et 8 mois.

Les obsèques se déroulent à la chapelle de la Maison Mère de Ploërmel, sous la présidence de Mgr Le Bellec, Évêque de Vannes et en présence du Révérend Frère Élisée Rannou entouré de quatre Assistants et d'un grand nombre de Frères. Les Directeurs Diocésains de l'Enseignement Catholique de l'Ouest, de nombreux prêtres, des délégations de religieuses et de religieux enseignants, des représentants d'Associations de Parents d'Élèves, ainsi que des municipalités de Ploërmel et de Derval, sont également présents. Après la solennelle cérémonie à la chapelle, le long cortège funèbre conduit la dépouille mortelle au cimetière de la communauté où il repose dans le caveau des Supérieurs Généraux de l'Institut.

Ses Frères gardent pieusement le souvenir de celui qui fut, en des heures difficiles pour la congrégation, un guide sûr, plein de bienveillance.

*Frère Jean Pelu*